

Les promesses
oubliées

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Les promesses oubliées / Francine Carthy Corbin

Nom : Carthy Corbin, Francine, 1942- , auteure

Identifiants : Canadiana 20190021977 | ISBN 9782897832865

Classification : LCC PS8605.A8663 P76 2019 | CDD C843/.6–dc23

© 2019 Les Éditeurs réunis

Illustration de la couverture : Annie Boulanger

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

Distribution nationale

PROLOGUE

prologue.ca

Imprimé au Québec (Canada)

Dépôt légal : 2019

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

FRANCINE CARTHY CORBIN

Les promesses
oubliées



LES ÉDITEURS RÉUNIS

De la même auteure
chez Les Éditeurs réunis

Tramways, bombes et caramel

1. *Les années du tourment*, 2015
2. *Les années de l'espoir*, 2015
3. *Les années du renouveau*, 2016

*À la mémoire de mon cher frère Norm,
parti trop vite, qui m'a inspiré ce roman.*

Juin 1960

Le soleil avait abandonné peu à peu sa timidité hiémale. La neige qui avait recouvert le sol de Québec d'un linceul blanc dès la mi-novembre n'avait fondu qu'à la fin avril. C'était une journée magnifique, comme on les aime, annonciatrice de la belle saison si bienvenue après un printemps désagréable et maussade. L'air était d'une vaporeuse douceur. Le mois de juin égrenait ses derniers jours. L'astre audacieux brillait sur la ville. Les bourgeons éclatèrent et les gens s'habillèrent plus légèrement. Les femmes avaient étendu les vêtements d'hiver sur leurs cordes à linge, profitant du plein soleil pour les aérer. Elles placèrent des boules à mites dans les tiroirs, y rangèrent les lainages qui y resteraient jusqu'à l'automne. Elles sortirent la garde-robe d'été dans l'impatience de montrer leurs jambes, grâce à l'arrivée de cette nouvelle mode des minijupes.

Si les planètes étaient alignées, ce serait un jour de chance pour Ludovic Légaré, fils unique d'une famille typique de Limoilou, quartier de la Basse-Ville de Québec, peuplé majoritairement d'ouvriers. Le jeune homme était tiré à quatre épingles. Il avait revêtu une chemise blanche à manches longues, au col bien empesé, et noué à son cou une cravate empruntée à son père, la seule qu'il possédait. Il étrennait un pantalon beige de toile légère. L'on aurait pu se mirer dans ses souliers de cuir patent noir, tellement ils luisaient. Il marchait d'un pas certain, le front haut et l'allure conquérante, l'optimisme au cœur. Un sentiment indescriptible le submergeait. Ludovic visait un but : il bâtissait

son avenir. Il s'apprêtait à postuler auprès de l'entreprise qu'il connaissait très bien, il caressait l'espoir d'obtenir une place de vendeur d'automobiles chez le concessionnaire Maurice Fugère. L'homme s'attendait à cette requête de la part de l'un de ses employés les plus dévoués.

Ludovic avait occupé de petits boulots de livreur dans des épiceries, de plongeur dans quelques restaurants, mais le plus déterminant fut celui de laveur d'autos les fins de semaine et les jours de congé alors qu'il était étudiant. C'est en travaillant pour Fugère Automobiles, situé à distance raisonnable du logement qu'il habitait avec ses parents, qu'il avait raffiné son goût pour les automobiles. Né de famille modeste, il était impatient de posséder un compte de banque bien garni. Il ne pratiquait aucun sport. La marche était sa façon de garder la forme. Jeanne, sa mère, lui serinait, les yeux remplis d'amour, qu'il était choyé par la nature. À l'âge de vingt et un ans, il mesurait six pieds et deux pouces, taille au-dessus de la moyenne à l'époque. On le surnommait «Le grand». Sa haute stature lui était favorable. Son physique et son regard perçant constituaient des atouts dont il savait se servir. Il paraissait plus vieux qu'il ne l'était et ne passait pas inaperçu. Dès sa tendre enfance, aussitôt que Ludovic eut obtenu la permission de se déplacer seul dans le voisinage, il se promenait dans les rues de son quartier et admirait les automobiles qui y circulaient. Il s'amusait à deviner leurs caractéristiques. Quand il eut huit ans, âge auquel il fut en mesure de reconnaître son chemin, un de ses loisirs consistait à se rendre chez le concessionnaire Fugère. Il se faufilait dans la cour et caressait les belles carrosseries des véhicules en exposition. Il n'avait pas de bicyclette. De temps en temps, un voisin lui prêtait la sienne. Il était honnête et n'avait jamais envie d'en voler une, comme lui avait déjà conseillé un youyou du quartier.

Un jour, Philippe, un vendeur de longue date chez Fugère, surprit Ludovic assis au volant d'une Cadillac que l'on avait oublié de verrouiller. Le jeune adolescent audacieux fut amené dans le bureau de Maurice Fugère, celui-ci lui fit une remontrance sans

malice. Depuis, il n'était plus jamais monté dans une automobile, mais il avait continué à aller sur le terrain pour les admirer. Il avait maintenant seize ans. Le propriétaire lui avait offert de les laver, puisqu'il était en âge de travailler et qu'il gaspillait son temps à traîner aux alentours du garage. Emploi qu'il avait accepté sans hésiter.

* * *

Le matin de l'entrevue, le sourire radieux qu'affichait Ludovic en sortant du bureau du propriétaire en disait long. Le jeune homme ayant fait preuve de beaucoup de persévérance depuis qu'il était à son service, Maurice Fugère lui donna enfin sa chance. Il faisait maintenant partie de l'équipe. Lorsque Ludovic revint dans la salle d'exposition, ceux qui le connaissaient bien se dirent à la blague que ce type avait tellement de charme qu'il pourrait vendre un réfrigérateur à un Esquimau. Sa carrière de vendeur s'amorça de façon fulgurante. Cela faisait deux semaines seulement qu'il avait été embauché quand il décrocha sa première vente. Il la conclut avec une vieille fille nullement choyée par la nature et qui en était à son premier achat. Elle avait amassé assez d'argent pour se permettre une voiture à prix fort. Elle s'était laissé convaincre pour un modèle de luxe. Le beau Ludovic avait même osé lui dire qu'elle attirerait le regard de tous les mâles au volant de sa Cadillac de l'année. Il réalisa sa première vente avec facilité, confiant pour l'avenir.

Quelques jours plus tard, alors que Ludovic surveillait l'arrivée d'acheteurs potentiels, il se dirigea la main tendue vers un homme qui admirait une voiture de luxe. Il était à l'aube de la cinquantaine, l'allure austère, les tempes grisonnantes. Se tenait à son bras une charmante grande jeune fille à la silhouette gracile, parée d'une chevelure de feu. Ludovic employa une autre tactique et proposa une Cadillac au client, en affirmant d'un ton convaincant et plein d'enthousiasme :

— Le véhicule est très fiable. Il possède un moteur d'une puissance remarquable. Il s'agit du meilleur achat en berline de luxe. Sa consommation est jugée raisonnable.

Le client se tourna vers la jeune fille à la chevelure de feu.

— Que penses-tu de ce modèle ? Ton opinion est essentielle.

La belle rouquine adopta un ton sérieux :

— Je sais, papa. Maintenant que j'ai obtenu mon permis, cette auto sera utile pour conduire maman à l'hôpital pour ses traitements. Mais je n'ai pas besoin d'une voiture si luxueuse, un modèle plus sobre ferait tout aussi bien l'affaire.

Elle avait parlé fort tout en fixant hardiment Ludovic, qui n'avait d'yeux que pour elle. Lucienne avait fait exprès pour mentionner qu'elle était charitable envers sa mère malade et qu'elle n'était pas exigeante, mais plutôt sans prétention, deux excellentes qualités, selon elle, pour attirer un bon parti. Elle aussi avait hâte de quitter le domicile familial. Fille unique, en plus de conduire sa mère, elle devait consacrer la plupart de ses temps libres à lui faire la lecture ou à lui prodiguer des soins. Elle avait terminé sa scolarité, mais n'avait pas intégré le marché du travail, car elle demeurait à la maison à cause de la santé précaire de sa mère. Les occasions de sortie étaient rares. Elle avait peu de chance de rencontrer un soupirant. Le jeune homme qui se tenait devant elle faisait palpiter son cœur. Ses joues s'empourprèrent lorsqu'elle lui demanda :

— Dans quelle couleur ce modèle est-il disponible ?

Ludovic lui répondit sur un ton doucereux, tout en la déshabillant du regard :

— Plusieurs, mademoiselle, mais je vous recommande le bleu.

Il en profita, alors que son père s'était éloigné, pour s'approcher plus près d'elle. Il lui chuchota à l'oreille :

— Malheureusement, nous n'en avons aucun du même bleu lunaire de vos beaux yeux.

Ludovic s'apprêtait à en remettre, lorsque le client se retourna et vint vers lui.

— Avez-vous un modèle automatique ? Avec toutes les côtes qu'il y a à Québec, je ne veux pas imposer à Lucienne trop de contraintes.

— Certainement.

Gaston Ruel, le père de Lucienne, avait les moyens. Propriétaire d'une importante quincaillerie située sur le chemin de la Canardière, une artère stratégique dans le quartier Limoilou, il n'avait pas de temps à perdre en marchandage.

Ludovic demanda d'un air fanfaron :

— Elle vous plaît, cette auto, mademoiselle ?

Il ponctua ses paroles d'un petit salut révérencieux. Il passa du vouvoiement au tutoiement.

— Quel est ton nom ?

La jeune femme déclina son identité en battant des paupières. Elle était dans sa bulle, seule avec le beau vendeur qui avait gardé sa main dans la sienne plus longtemps que les conventions ne le permettaient.

— Lucienne Ruel !

— Enchanté, mademoiselle Lucienne ! lui répondit Ludovic en retenant son mouvement, car il avait l'intention de porter les doigts de la jeune fille à ses lèvres.

Ce qu'il ne fit pas finalement, car trop de familiarité avec une cliente était mal vue par le patron.

Lucienne rougit d'une oreille à l'autre. Son père annonça :

— Nous la prenons.

— Félicitations, monsieur Ruel! Je suis certain que votre charmante jeune fille et vous-même apprécierez cette voiture. Et souvenez-vous que le service après-vente fait aussi partie de notre renommée.

Lucienne sortit du garage sur un pas digne d'un mouvement de danse. En route pour la maison, elle bouillonnait de joie. Chemin faisant, son père et elle bavardèrent de tout et de rien. Il aimait la compagnie de sa fille unique. C'était une personne docile qui avait su s'adapter à la situation de santé précaire de sa mère. Elle avait dû sacrifier bien des activités entre amis pour s'occuper d'elle. Mais dans son for intérieur, il était conscient que cette vie d'esclave pesait sur les épaules de Lucienne. Sa fille était très belle et coquette. Les yeux se retournaient sur son passage. Elle ne sortait jamais sans se coiffer, sans parer ses longs cheveux de feu de rubans qui s'agençaient avec la couleur de sa robe. Ses «cheveux carotte», qui étaient la risée des élèves de sa classe dans les premières années de sa scolarisation, faisaient maintenant sa fierté. Avec ses yeux d'un bleu irréel, l'effet était foudroyant. Il ne fut pas surprenant que Ludovic eût du mal à s'endormir le soir de sa rencontre avec la belle lionne. C'était l'image qu'il se faisait d'elle. Une vraie lionne! Il la voulait pour lui seul et il ferait tout pour la conquérir. Si c'était ça, un coup de foudre, le jeune homme venait d'être frappé en plein cœur.

Le minois de cette fille superbe s'incrusta dans la tête de Ludovic. Il désira mieux la connaître. «Je réussirai bien à en savoir davantage sur elle», avait-il décidé après la conclusion de la vente avec son père. «En plus, ma commission sera intéressante.»

Il obtint facilement l'adresse de Lucienne sur le contrat de Gaston Ruel: 1515, boulevard Benoît-XV. «Elle habite à deux pas de chez moi.» Heureux hasard, constata-t-il.

* * *

Le même jour, après sa journée de travail, Ludovic ne perdit pas de temps, il se rendit directement sur le boulevard Benoît-XV. Il trouva aisément la demeure. L'on pouvait la qualifier de belle maison, nullement ostentatoire. Une clôture de fer forgé encerclait tout le terrain. Il crut apercevoir un potager à l'arrière. Il imagina Lucienne munie d'une sarcelle en train de le biner. Quelques sizerins flammés, facilement reconnaissables à leur petite tache rouge au front, surgirent en un concert de notes frémissantes. Les oiseaux se posèrent en feston sur les branches d'un bouleau. Ludovic les admira un instant.

Il savait que Gaston Ruel était quincaillier, car celui-ci s'était entretenu de divers sujets tout en remplissant son contrat. Il connaissait aussi le commerce en question. Lui-même habitait dans le secteur.

Après qu'il eut arpenté, aux commandes de sa bicyclette, le boulevard Benoît-XV sans avoir aperçu celle qu'il cherchait, il rentra chez lui pour rêver. Rêver d'elle. Fantasmer en s'imaginant caresser sa peau de soie, glisser ses doigts dans sa magnifique chevelure.

Ludovic n'avait jamais été amoureux. Bien sûr, il avait eu plusieurs petites amies, mais aucune n'avait obtenu ses faveurs. Ses camarades le traitaient de Casanova. Ludovic ne les démentait pas, malgré le fait qu'il n'avait connu charnellement aucune fille.

* * *

Fin juillet 1960

Lorsque Ludovic arriva chez son employeur, au lendemain de sa rencontre avec Lucienne, Philippe lui lança :

— Pas mal, la fille du quincaillier !

Ludovic fila au bureau de M. Fugère.

— Quand livrez-vous la Cadillac à M. Ruel ?

Fugère, qui n'était pas né de la dernière pluie, le vit venir de loin avec ses gros sabots : le grand parleur. La jeune fille Ruel l'avait marqué, à n'en pas douter.

— La semaine prochaine, sans doute.

— Parfait ! Je les en informerai. Donnez-moi son numéro de téléphone, je l'appelle tout de suite. À cette heure-ci, c'est tranquille sur le plancher.

Fugère lui tendit le contrat dûment signé.

Fébrilement, Ludovic retourna à son cubicule dans l'espoir de parler à Lucienne, puis il composa le numéro de téléphone à la résidence des Ruel. Une voix angélique lui répondit.

— Allô !

Il la reconnut immédiatement, ça ne pouvait être qu'elle ; cette intonation sensuelle était si bien en harmonie avec sa belle personne.

— Je suis Ludovic Légaré, de Fugère Automobiles.

— Oui, je t'ai reconnu.

— Comment vas-tu, mademoiselle Lucienne ?

Elle se mit à rire ; un rire cristallin, semblable à des carillons célestes, résonna dans la tête du jeune vendeur.

— Très bien.

— Es-tu satisfaite du choix de ton père ? Le modèle de l'année qu'il a acheté est extrêmement performant, confortable en plus. Et que dire de ses lignes ? Une Cadillac !

La jeune fille l'écoutait avec une attention soutenue. Le timbre de sa voix l'envoûta. Elle avait très peu d'occasions de côtoyer des garçons. Ses joues s'empourprèrent au fur et à mesure que progressait la conversation.

Le beau Ludovic continua sur sa lancée, mais parla plus bas afin de ne pas attirer la moquerie de ses collègues, s'ils l'entendaient minoucher au téléphone.

— Ah ! Je t'imagine au volant de cette superbe voiture, tous les regards se tourneront vers toi.

L'harmonie de ses traits s'imposa à son souvenir.

Lucienne osa, taquine.

— À cause des lignes de la Cadillac, je suppose !

Ludovic éclata d'un rire franc.

— Que tu es drôle ! En fait, j'appelais pour savoir quand nous pourrions la livrer.

— Je m'informerai auprès de mon père lorsqu'il rentrera ce soir.

— Si tu permets, je te téléphonerai demain matin. Vas-tu être à la maison ?

Évidemment que Lucienne y serait, pour rien au monde elle ne raterait l'occasion de s'entretenir avec le beau vendeur.

— Certainement !

— À demain alors !

Le lendemain, Ludovic téléphona à la résidence des Ruel dès qu'il mit les pieds au garage. Lucienne s'empressa de répondre.

— Allô !

— Bonjour, Lucienne, comment vas-tu ce matin ?

Si elle avait été moins réservée, elle lui aurait avoué qu'elle attendait son appel.

— Très bien, et toi ?

S'il avait été plus osé, il lui aurait confessé ne pas avoir cessé de penser à elle. Mais ni l'un ni l'autre ne s'étaient permis une telle confiance.

Après avoir convenu d'une date de livraison et avoir conversé de tout et de rien, Ludovic n'en resta pas là. Il lui dit, d'une voix n'acceptant nullement de refus :

— Je t'appellerai tous les jours d'ici à ce que je vous livre le véhicule. Je veux tout savoir à ton sujet.

* * *

Lucienne passa son temps à rêvasser.

Le jour convenu, Ludovic se mit sur son trente et un. Frétilant, il livra la voiture toute rutilante chez les Ruel. Il anticipait cette occasion idéale de revoir Lucienne et surtout d'obtenir la permission de la courtiser. Madeleine Ruel, la mère de la jeune fille, avait fait un effort pour l'attendre dans le salon. Lucienne avait changé plusieurs fois de tenue. Elle scruta l'arrivée du beau vendeur, au travers du voilage des rideaux du salon. Lucienne frissonna lorsqu'elle le vit garer la nouvelle voiture dans l'allée, devant la résidence. Elle s'éloigna de la fenêtre afin que Ludovic ne la voie pas. Elle vérifia son reflet dans le miroir suspendu près de la porte d'entrée, replaça nerveusement quelques mèches rebelles. Elle passa sa langue sur ses lèvres afin de les faire briller. Elle ne portait pas de rouge à lèvres comme le faisait son amie Emma. Sa mère lui avait dit que le port du rouge sur les lèvres était vulgaire et réservé aux femmes de mœurs légères.

Madeleine perçut l'excitation de sa fille lorsque celle-ci se précipita pour répondre dès que la sonnerie se fit entendre.

— Ne te hâte pas de la sorte, il ne rebroussera pas chemin. Il a une importante livraison à faire. Et, malheureusement, ton père est en retard.

Lucienne retint son élan. Lorsqu'elle ouvrit lentement la porte et fit face à celui qui lui avait chanté la pomme depuis une semaine,

elle demeura figée. Devait-elle lui tendre la main, le toucher ? Tel était son désir le plus ardent. La maîtresse de maison sauva la situation.

— Laisse donc entrer ce jeune homme afin que nous fassions connaissance en attendant ton père.

Maladroitement, Lucienne pénétra dans le salon en marchant à reculons. Elle pivota et chancela, puis se dirigea vers sa mère pour faire les présentations.

— Ludovic, voici maman. Maman, Ludovic Légaré.

— Ludovic ! Le vendeur prometteur de Fugère Automobiles. Heureuse de te rencontrer.

Les joues de Lucienne étaient écarlates. Ludovic se tritura nerveusement les doigts. Le jeune homme tendit la main à Madeleine Ruel qui resta assise ; un sourire rayonnait sur son visage. Il lui fit une petite courbette. Madeleine s'était retenue de ne pas rire devant ces deux adolescents visiblement attirés l'un par l'autre.

— Heureux de vous rencontrer, madame Ruel. Comment allez-vous ?

Madeleine ne s'épancha pas sur ses troubles de santé, ce qu'elle évitait habituellement de faire afin de ne pas indisposer les autres.

— Je passe une bonne journée. Mon mari devait être ici pour faire l'échange de véhicule, mais, vraisemblablement, il a du retard. Lucienne, essaie de le joindre à la quincaillerie !

La jeune femme glissa le doigt sur ses lèvres dans un geste de coquetterie.

— Excuse-moi ! Je reviens.

À bon escient, Madeleine avait demandé cela à Lucienne afin de l'éloigner, le temps qu'elle s'entretienne avec Ludovic et se fasse une tête sur celui qui troublait tant sa fille.

— Assieds-toi, Ludovic, et parle-moi de toi.

D'habitude si loquace, Ludovic ne savait pas trop par où commencer. Il discuta de son cheminement chez le concessionnaire, son seul centre d'intérêt à part Lucienne. Il était distrait, il zieuta du côté de la cuisine dans l'espoir d'y voir sa belle.

Madeleine Ruel trouvait qu'il avait l'air franc. Elle poursuivit.

— Habites-tu par ici ?

— Oui, je loge encore chez mes parents sur la 12^e Rue, ce qui me permet d'économiser. Je ramasse de l'argent, puisque je désire me marier.

Madeleine qualifia le garçon empreint d'un peu trop de spontanéité. Nous étions en 1960, c'est le lot de toute la jeunesse ! conclut-elle.

— Tiens, es-tu fiancé ?

Lucienne pénétra dans le salon au même moment. Elle avait faibli lorsqu'elle entendit Ludovic répondre à sa mère de la sorte. S'il fallait qu'il y ait une autre fille dans sa vie ? *C'est possible ! Il est tellement charmant*, se dit-elle.

Madeleine Ruel devina le malaise de sa fille. Elle abandonna ce sujet de conversation.

— As-tu rejoint ton père ?

Lucienne répondit sur un ton sec qui inquiéta Ludovic. Il avait remarqué le changement d'attitude chez la belle rouquine.

— Oui ! Il quitte la quincaillerie à l'instant.

— Eh bien, attendons-le.